

Texte :

Rahma, radieuse invita les voisines et quelques femmes venues des maisons mitoyennes, les rassembla dans sa chambre, leur servit un excellent ragoût de viande aux cardons, un couscous aux pois chiches, des salades d'orange au sucre et à la cannelle. Maman prépara le thé à la menthe. Toutes jacassaient, riraient très fort, se taquinaient mutuellement, poussaient des you-you.

Avant de se réunir pour le repas, ma mère et les autres voisines avaient changé de robe. Elles tirèrent de leurs coffres des caftans aux couleurs chatoyantes, des dfinas ornées de fleurs et pour se coiffer de riches foulards de soie. La fête dura jusqu'au coucher du soleil. Elle se termina sur la terrasse avec d'autres you-you, d'autres vœux et la promesse de se revoir.

Pendant tout ce temps, personne ne s'était occupé de moi. J'avais mangé avec Zineb dans un petit plat qui m'était personnel et dont mon père m'avait fait cadeau, la veille de la fête du mouton. Nous avons réussi à avoir du thé que nous avons transvasé dans une théière de fer-blanc, jouet de Zineb et pour finir nous nous étions battus.

La nuit, la maison retomba dans le silence. Je me sentis triste. Je sortis ma boîte, la vidai sur un coin de matelas, regardai un à un mes objets. Ce soir, ils ne me parlaient pas. Ils gisaient inertes, maussades, un peu hostiles. Ils avaient perdu leur pouvoir magique et devenaient méfiants, secrets. Je les remis dans leur boîte. Une fois le couvercle rabattu, ils se réveillèrent dans le noir pour se livrer à mon insu à des jeux fastueux des délicats. Ils ne savaient pas dans leur ignorance que les parois de ma Boîte à Merveilles ne pouvaient résister à ma contemplation. Mon innocent cabochon de verre grandit, se dilata, atteignit les proportions d'un palais de rêve, s'orna de lumière et d'étoffes précieuses. Les clous, les boutons de porcelaine, les épingles et les perles changés en princesses, en esclaves, en jouvenceaux, pénétrèrent dans ce palais, jouèrent de douces mélodies, se nourrirent de mets raffinés, organisèrent des séances d'escarpolette, volèrent dans les arbres pour en croquer les fruits, disparurent dans le ciel sur l'aile du vent en quête d'aventures.

J'ouvris la boîte avec d'infinies précautions afin de jouir plus intensément du spectacle. L'enchantement disparut, je trouvai simplement un cabochon de verre, des boutons et des clous sans âme et sans mystère. Cette constatation fut cruelle. J'éclatai en sanglots. Ma mère survint, parla de fatigue, m'emmena dormir.

La boîte à merveilles, A. Sefrioui

I- Questions de compréhension :

1) Complétez le tableau suivant :

Titre de l'œuvre	Auteur	Genre	Date de naissance et de décès	Autres romans

2)

Quels sont les personnages de ce passage ?

3) a- A quelle occasion Rahma a-t-elle invité les voisins ?

b- Relevez les plats servis à cette occasion.

4) A-t-on donné d'importance au narrateur lors de cette fête ?

5) Pourquoi, d'après vous, le petit enfant a-t-il recours à sa boîte (à la lumière de ce que vous avez appris à travers l'œuvre) ?

6) Les objets changent d'aspect à la fermeture de la boîte. Illustrez ce changement en complétant le tableau suivant :

Aspect des objets à l'ouverture de la boîte	Aspect des objets à la fermeture de la boîte

7) Qu'est ce qui a causé la surprise du narrateur dans le dernier paragraphe ?

8) Identifiez la figure de style dans la phrase suivante :

« La nuit, la maison retomba dans le silence ».

9) Relevez de ce passage quatre mots appartenant au champ lexical de la fête.

II- Production écrite :

Vous avez sûrement eu, lors de votre enfance, un objet qui vous est cher et dont vous étiez inséparable. Faites-en une description, parlez de la relation que vous entretenez avec cet objet et enfin décrivez le sentiment qu'il vous inspire.

Réponses

I- Compréhension

1)

Titre de l'œuvre	Auteur	Date de naissance et de décès
La boîte à merveilles	Ahmed Sefrioui	Date de naissance : 1915 Décès : 2004

Genre	Autres romans
Autobiographie	<ul style="list-style-type: none"> - Le chapelet d'ambre - Le jardin des sortilèges - La maison de servitude

2) Les personnages de ce passage sont : Rahma, Zineb, les voisins, la mère du narrateur (Lalla Zoubida), et le narrateur.

3) a- Rahma a invité ses voisines à la fête à l'occasion de la retrouvaille (le retour) de sa fille qui était perdue voulant ainsi remercier Dieu.

b- les plats servis à cette occasion sont :

- un excellent ragoût de viandes aux cardons.
- un couscous aux pois chiches
- des salades d'orange au sucre et à la cannelle
- en plus le thé à la menthe.

4) On n'a pas donné d'importance au narrateur lors de cette fête.

Les phrases qui le montrent « personne ne s'était occupé de moi. J'avais mangé avec Zineb dans un petit plat qui m'était personnel et dont mon père m'avait fait cadeau... ».

5) Le petit enfant a recours à sa boîte à merveilles car il se sentait triste ; et les objets qui s'y trouvaient l'arrachait à sa tristesse et à sa solitude, et avec lesquels il se sentait à l'aise.

6)

Aspect des objets à l'ouverture de la boîte	Aspect des objets à la fermeture de la boîte
Silencieux Inertes, maussades, un peu hostiles, manque de pouvoir magique deviennent méfiants, secrets	Ils se réveillent, se livrent à des jeux fastueux et délicats le cabochon grandit, se dilata atteignant les proportions d'un palais de rêve. Les clous, les boutons, les épingles et les perles changés en princesses, en esclaves, en jouvenceaux.

7) Dans le dernier paragraphe, le narrateur était surpris par le fait que ces objets à l'ouverture de la boîte avaient perdu leur enchantement, leur enthousiasme, leur âme et leur mystère. Tout cela était cruel pour lui.

8) « La nuit, la maison retomba dans le silence ».

- métonymie
- personnification.

9) Le champ lexical de la fête :

jacassaient, riaient, des you-you, robe, caftans, dfinas ornées, la fête, vœux, cadeau.

II- Production écrite :

A un moment de notre vie, on peut posséder un objet quelconque, soit parce qu'on l'a acheté en raison de sa beauté, soit parce qu'il a été donné comme cadeau.

En principe, cet objet doit avoir une valeur particulière. Laquelle valeur n'est pas uniquement, en raison de son coût mais pour les circonstances auxquelles on l'associe, ou pour les souvenirs qu'il évoque.

Moi aussi, comme tout le monde, j'ai possédé un objet. Un jour, un de mes oncles maternels m'a offert une petite montre à l'occasion de ma réussite à l'examen du 6^{ème} année primaire.

Elle était de forme circulaire, dorée. Le joie et le bonheur que j'ai ressentis étaient indescriptibles car posséder une montre à cet âge à cette époque et de cette valeur était important et aussi un événement de taille pour moi.

Il m'était interdit de l'apporter à l'école de peur qu'elle me soit volée. Je la cachais dans mon placard. Je la voyais presque deux à trois fois par jour. C'était mon trésor. Cette montre était devenue une partie de moi. J'avais l'impression qu'elle me connaissait depuis toujours à force de la voir à tout moment. Nous avons tissé une relation très intime.

A présent après tant d'années, elle me tient toujours compagnie. Il m'arrive parfois de lui parler comme si on parlait à une personne. Je lui parle de mes moments de bonheur et de joie, de mes malheurs, de mes désirs, même de mes projets. C'est vrai qu'elle n'a plus d'éclat et de brillance comme avant, mais elle garde sa valeur au fond de mon cœur. Nous sommes devenus presque inséparables, comme si elle avait été faite spécialement pour moi. Elle est devenue ma raison d'être. Je reconnais qu'elle ne marche plus, peut-être à cause de la vieillesse mais elle n'a pas perdu ni ses aiguilles ni son cadran. Bref, elle est et elle restera une montre unique.

Texte :

Ma mère se leva pour se préparer. Elle changea de chemise et de **mansouria**, chercha au fond du coffre une vieille ceinture brodée d'un vert passé, trouva un morceau de cotonnade blanche qui lui servait de voile, se drapa dignement dans son **haïk** fraîchement lavé.

C'était, en vérité, un grand jour. J'eus droit à ma **djellaba** blanche et je dus quitter celle de tous les jours, une **djellaba** grise, d'un gris indéfinissable, constellée de taches d'encre et de ronds de graisse.

Lalla Aïcha éprouva toutes sortes de difficultés à s'arracher du matelas où elle gisait.

J'ai gardé un vif souvenir de cette femme, plus large que haute, avec une tête qui reposait directement sur le tronc, des bras courtes qui s'agitaient constamment. Son visage lisse et rond m'inspirait un certain dégoût. Je n'aimais pas qu'elle m'embrassât. Quand elle venait chez nous, ma mère m'obligeait à lui baiser la main parce qu'elle était chérifa, fille du Prophète, parce qu'elle avait connu la fortune et qu'elle était restée digne malgré les revers du sort. Une relation comme Lalla Aïcha flattait l'orgueil de ma mère.

Enfin, tout le monde s'engagea dans l'escalier. Nous nous trouvâmes bientôt dans la rue.

Les deux femmes marchaient à tout petits pas, se penchant parfois l'une sur l'autre pour se communiquer leurs impressions dans un chuchotement. A la maison, elles faisaient trembler les murs en racontant les moindres futilités, tellement leurs cordes vocales étaient à toute épreuve ; elles devenaient, dans la rue, aphones et gentiment minaudières.

Parfois je les devançais, mais elles me rattrapaient tous les trois pas pour me prodiguer des conseils de prudence et des recommandations. Je ne devais pas me frotter aux murs : les murs étaient si sales et j'avais ma superbe **djellaba** blanche, je devais me moucher souvent avec le beau mouchoir brodé pendu à mon cou, je devais de même m'écarter des ânes, ne jamais être derrière eux car ils pouvaient ruer et jamais devant car ils prenaient un malin plaisir à mordre les petits enfants.

- Donne-moi la main, me disait ma mère.

Et cinq pas après :

- Va devant, tu as la main toute moite.

Je reprenais ma liberté mais pour un temps très court. Lalla Aïcha se proposait de me guider dans la cohue. Elle marchait lentement et tenait beaucoup de volume. Un embouteillage ne tardait pas à se former. Les passants nous lançaient toutes sortes de remarques déplaisantes mais finissaient par se porter à notre secours. Des bras inconnus me soulevaient du sol, me faisaient passer par-dessus les têtes et je me trouvais finalement dans un espace libre. J'attendais un bon moment avant de voir surgir de la foule les deux **haïks** immaculés. La scène se renouvela plusieurs fois durant ce voyage. Nous traversâmes des rues sans nom ni visage particuliers. J'étais attentif aux conseils de mes deux guides, je m'appliquais à me garer des ânes, butais inévitablement dans les genoux des passants. Chaque fois que j'évitais un obstacle, il s'en présentait un autre. Nous arrivâmes enfin au cimetière qui s'étend aux abords de Sidi Ali Boughaleb. J'esquissai un timide pas d'allégresse.

La boîte à merveilles. A. Sefrioui.

I- Questions de Compréhension

- 1) Présentez brièvement l'auteur et son roman
- 2) Situez le passage dans l'œuvre.
- 3) « C'était, en vérité un grand jour ».
Pourquoi le narrateur parle-t-il d'un grand jour ?
- 4) Le narrateur et sa mère éprouvent-ils le même sentiment à l'égard de Lalla Aïcha ? Justifiez votre réponse par des expressions tirées du texte.
- 5) La mère du narrateur et son amie Lalla Aïcha ne se parlent pas de la même façon à l'intérieur de la maison et dans la rue. Illustrez mieux cette constatation en complétant le tableau suivant :

A l'intérieur de la maison	Dans la rue

- 6)
La description de Lalla Aïcha faite par le narrateur est-elle valorisante ou dévalorisante ? justifiez votre réponse par des expressions tirées du texte.
- 7) Pourquoi certains termes sont-ils écrits en gras ?
- 8) Identifiez la figure de style dans la phrase suivante :
« J'attendais un bon moment avant de voir surgir de la foule les deux haïks immaculés ».
- 9) Relevez les termes relatifs au champ lexical de la foule.

II- Production écrite :

Sujet : Il y a sûrement une personne qui a produit sur vous un effet. Faites d'elle une description physique et morale.

Réponses

I- Compréhension

- 1) C'est Ahmed Sefrioui, un écrivain marocain d'expression française. Il est né à Fès en 1915 de parents berbères. Il est séduit depuis son enfance par l'école française qui l'a beaucoup marqué. Il a occupé plusieurs fonctions dans l'administration publique. Son premier roman fut « Le chapelet d'ambre ». il est mort en 2004. « La boîte à merveilles » est son roman autobiographique dans lequel il retrace le parcours d'une vie simple d'un enfant né dans la médina de Fès.
- 2) Ce passage est situé juste après le retour du petit enfant « Sidi Mohammed » du Msid. C'était un mardi. A la maison, il a trouvé sa maman malade, elle souffrait

d'une migraine. Son amie Lalla Aïcha est venue lui rendre visite.

- 3) Le narrateur parle d'un « grand jour », car, d'abord il n'irait pas à l'école coranique où il devait réciter quelques versets de coran, et ensuite, il devait mettre sa djellaba blanche et partir visiter le sanctuaire de Sidi Ali Boughaleb.
- 4) Le narrateur et sa mère m'éprouvent pas le même sentiment à l'égard de Lalla Aïcha.

Au narrateur, elle inspire un certain dégoût « son visage lisse et rond m'inspirait un certain dégoût. Je n'aimais pas qu'elle m'embrassât ».

Quant à sa mère, elle aime bien Lalla Aïcha : « une relation comme Lalla Aïcha flattait l'orgueil de ma mère ».

5)

A l'intérieur de la maison	Dans la rue
- elles faisaient trembler les murs... leurs cordes vocales étaient à toute épreuve.	- Les deux femmes marchaient à tout petits pas, se penchant l'une sur l'autre pour se communiquer leurs impressions dans un chuchotement. - elles devenaient aphones et gentiment minaudières.

6)

La description de Lalla Aïcha faite par le narrateur est dévalorisante :

« cette femme plus large que haute, avec une tête reposait directement sur le tronc, des bras courts qui s'agitaient constamment. Son visage m'inspirait un certain dégoût ».

7) Certains termes sont écrits en italique comme djellaba, haïk, mansouria, car ils sont d'origine arabe.

8) « J'attendais un bon moment avant de voir surgir de la foule les deux haïks immaculés ».

il s'agit d'une synecdoque

9) Le champ lexical de la foule : la cohue, un embouteillage, les passants, la foule,

Production écrite

Il arrive souvent à l'homme d'être impressionné par une personne qu'il a côtoyée à un moment de sa vie. Cette impression peut être produite soit par son physique ou par sa personnalité.

C'est justement ce qui m'est arrivé lorsque j'étais au lycée avec une de mes camarades de classe. Elle s'appelait Samira.

Personne ne pouvait nier sa beauté angélique. Elle n'avait rien à envier aux reines de la beauté. Elle était d'une taille moyenne, ses cheveux dorés encadraient son petit visage rond. Son minuscule front, à peine visible, était recouvert d'une frange tombant sur des sourcils relativement épais, et d'une courbe presque parfaite.

Des yeux noisettes, dont le regard perçant, exprime une intelligence rare ce qui lui donnait beaucoup d'attrait c'était son élégance. Elle avait un goût raffiné dans le choix des vêtements qui lui allaient à merveille. Elle avait un choix soigné dans le mariage des couleurs. On dirait une princesse.

Tous les élèves sans exception, cherchaient son amitié. Personnellement, ce qui m'attachait à elle, ce n'était pas seulement son physique qui pouvait inspirer les artistes, mais aussi son moral. Cependant, je n'ai jamais osé lui dévoiler mes véritables sentiments envers elle, car personne ne pouvait se permettre de l'aborder sur cette question. Alors, je me contentais de l'admirer en silence. Elle était d'une gentillesse inouïe. Par son comportement, elle exigeait le respect de tout le monde ; aussi bien les élèves que les professeurs.

Son altruisme était remarquable puisqu'elle était toujours prête à rendre service à ses camarades pour lesquels elle avait un amour innocent. Sa voix joyeuse, à peine perceptible, déridait et réjouissait les plus taciturnes.

Lorsqu'on dirait, par mégarde, des choses qui pourraient porter atteinte à la pudeur, elle rougissait. Elle avait des sentiments nobles et fragiles. C'était un ange ayant une forme humaine.

A force de m'approcher d'elle, elle avait réussi à exercer sur moi un effet indescriptible. Son comportement avait influencé le mien. Je suis redevenu plus sage, plus indulgent, plus courtois. J'avais acquis des qualités inconnues de moi, et en même temps, j'ai abandonné mon affreux égoïsme et mon audace excessive. D'ailleurs, mes parents l'avaient bien remarqué.

En quittant le lycée, je l'ai abandonnée à jamais. Malgré cela, je garde de cette personne des souvenirs inoubliables. Je suis, actuellement, dans l'incapacité d'oublier son image qui ne quitte jamais mon esprit. Je ne garde d'elle que la nostalgie du bon vieux temps.